

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE
DE
L'ARRONDISSEMENT DE SENLIS (OISE).
(MENSUEL)

N° 362 — Novembre 1913.



AVIS

La prochaine séance aura lieu le *Mardi 11 Novembre 1913*,
à deux heures et demie précises, à l'*Hôtel de Ville de Senlis*.

ORDRE DU JOUR :

- 1° Projet de modification à apporter au bulletin.
 - 2° Propositions diverses.
 - 3° Impôts sur les revenus et sur les successions.
 - 4° L'entente avec les fabricants de sucre.
- M. Langlois, secrétaire de la Société d'agriculture de Compiègne, assistera à la séance.

SENLIS
IMPRIMERIE ADMINISTRATIVE ET COMMERCIALE
11, Place de l'Hôtel-de-Ville.

—
1913

SOMMAIRE :

Chronique agricole.
La Production, la consommation et les prix du blé.
Une race de bœufs de travail.
L'Uruguay tel qu'il est, par M. Paul Serre.
Une nouvelle méthode culturale sans engrais chimique.
Concours de la Société d'agriculture à Senlis.
Revue commerciale et agricole.

Tarif des Annonces

Les annonces à insérer dans le Bulletin de la Société, en dehors du texte et sans garantie de sa part, sont tarifées ainsi qu'il suit :

	Un an, soit 10 insertions.	6 mois, soit 5 insertions.
Une page.....	30 fr.	18 fr.
Une demi-page.....	15 »	9 »
Un quart.....	8 »	5 »
Un huitième.....	4 »	3 »

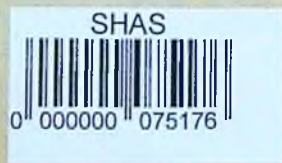
Il suffit d'en adresser le texte avec un mandat-carte du prix du tarif à M. LELIÈVRE, trésorier de la Société d'Agriculture, à Senlis.

ANNONCES GRATUITES POUR LES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

Nous rappelons à MM. les Membres de la Société qu'ils ont droit dans le Bulletin à trois annonces de suite, de six lignes chacune.

Ils peuvent ainsi, sans intermédiaire, vendre et acheter à bon compte beaucoup de leurs produits, de leurs instruments et de leurs animaux à l'avantage de l'acheteur et du vendeur.

Le Gérant : L. FAUTRAT.



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE

DE L'ARRONDISSEMENT DE SENLIS (OISE)

N° 362. — Novembre 1913.

Chronique Agricole

Nous sommes producteurs et nous sommes vendeurs de nos produits. Quelle est actuellement notre situation à ce double point de vue dans la région de Senlis ?

Les ensemencements de blé, si « l'Été de la Saint-Martin » nous favorise, peuvent se faire dans de bonnes conditions. Contre le piétin, on recommande de semer tard. Malgré tout, il est prudent d'emblaver la majeure partie de la sole à l'époque traditionnelle : la voici. Quels blés semer ? L'Hybride Inversable et le Bon Fermier sont les favoris du jour. On les prend « à égalité ». C'est si vrai qu'on a peine à trouver les autres variétés. même celles encore en faveur il y a quelques années. Ce double choix est justifié mais peut-être serait-il prévoyant de ne pas éliminer tout à fait le Japhet dont la récolte peut servir l'année suivante à des ensemencements de printemps après un mauvais hiver. Les marchands de semence livrent de plus en plus à la culture. C'est malheureux qu'il n'y ait pas davantage d'offres et de demandes directes entre collègues, ne fût-ce que par l'intermédiaire du Bulletin de la Société. On a semé les trèfles incarnats, les graines fourragères dans de bonnes conditions. On peut faire avec profit dans bien des cas un peu d'avoine d'hiver pour la récolter tôt l'été suivant.

Toutes les forces de l'exploitation sont employées à la récolte des betteraves et aux ensemencements. Les labours sont délaissés par nécessité. Si on en veut faire et c'est excellent, il faut avoir recours aux appareils de motoculture. Plus nous allons, plus on s'en soucie ! Il y a dix ans et même

cinq ans, aurait-on vu le chef de l'Etat consacrer une demi-journée à des essais officiels de labourage mécanique? M. Poincaré a passé en revue le mercredi 22 les principaux types d'appareils, à l'Ecole de Grignon.

D'après les « on dit », ces essais auraient été très intéressants. Quoi qu'il en soit, la fièvre aphteuse, la loi militaire, les conditions économiques au milieu desquelles nous nous débattons rendront de plus en plus nécessaire l'adoption de la culture mécanique. Ce doit être l'objet de notre constante sollicitude.

Nous sommes vendeurs de nos produits. Quelle est actuellement la physionomie de notre marché? La récolte de betteraves est moyenne bien que sensiblement meilleure maintenant qu'au début des arrachages. Il est à penser malgré tout que la note générale définitive sera : poids moyen, densité au-dessous de la moyenne. On vendait le blé 27 fr. après la moisson ; le voilà descendu à 25 fr. et la culture ne bat pas. Que sera-ce dans un mois? L'Allemagne guette nos cours pour alimenter les meuniers quand les cours se raffermissent. On a pu facilement liquider la dernière récolte, de 20 à 30 % supérieure à celle de 1913, de 25 à 29 fr. Il semble que cette moyenne doive être bien juste atteinte en cette année déficitaire. Que sera la récolte en Argentine? Le marché agricole influe bien peu sur les cours — si bizarre que cela paraisse — et nous aurons peut-être une cote plus favorable au moment de nos réalisations ; souhaitons-le ! En tous cas, si le grain se vend, la paille ne se vendra guère cet hiver selon toute probabilité. Gros problème que celui de l'emploi des pailles. Il faudra y revenir. Nous ne faisons pas beaucoup de bétail. Assez toutefois pour que le prix de la viande nous intéresse. Les cuirs augmentent toujours de prix : l'armée, la carrosserie automobile en absorbent de plus en plus ; les abats sont chers ; il y aura un tiers d'hommes en plus sous les drapeaux. Ils y mangeront plus de viande que chez eux dans bien des cas. Il est peu probable que les cours faiblissent. Il y a des vivres ; il faut engraisser avec soin.

H. G.

26 octobre 1913.

La Production, la Consommation et les prix du Blé.

La moisson de 1912, qui est à peu près terminée aujourd'hui dans presque tous les pays producteurs, promet d'être en ce qui concerne le blé la plus abondante qu'on ait jamais connue. L'une des autorités les plus compétentes en la matière, la *Dornbusch's List*, publiée en Angle-

terre, l'estime à 511.200.000 quarters, ce qui revient à environ 1.432 millions d'hectolitres ou 4 milliard 73 millions de quintaux, en comptant le poids moyen à 75 hectolitres par quintal, ce qui est plutôt au-dessous de la vérité. La plus forte récolte antérieure avait été la précédente, celle de 1912, avec 498 millions de quarters soit 4 milliard 46 millions de quintaux ; c'était la première fois que la production mondiale dépassait 1 milliard de quintaux. Les trois récoltes antérieures, celles de 1909, 1910 et 1911, avaient du reste été très fortes aussi, car elles s'étaient respectivement élevées à 985 millions, 980 millions et 965 millions de quintaux. Or, le niveau de 900 millions de quintaux n'avait été dépassé qu'une seule fois antérieurement, en 1906, où la moisson de tous les pays du globe avait fourni 937 millions de quintaux environ.

Les quantités de blé mises à la disposition des hommes ont donc été particulièrement importantes depuis quelques années. On peut juger du progrès qui s'est accompli, si l'on songe, d'après les données les plus dignes de confiance, que la récolte mondiale du froment n'avait jamais, jusqu'en 1893, atteint 700 millions d'hectolitres. On engrange donc aujourd'hui moitié plus de blé qu'il y a vingt ans. Cependant, phénomène qui peut surprendre au premier abord, les prix sont sensiblement plus élevés. En 1893 leur moyenne annuelle, pour la France entière, était de 21 fr. 38 les 100 kilogrammes, elle s'abaissait à 19 fr. 85 l'année suivante et tombait en 1895, au plus bas niveau qu'on ait jamais constaté, à 18 fr. 62 ; en 1910, au contraire, elle s'élève à 25 fr. 90, en 1912 plus haut encore et aujourd'hui le blé à Paris vaut 27 fr. le quint. (1). Si, pour écarter l'influence du droit de douane, nous prenons un marché libre ou celui d'un grand pays producteur et exportateur, nous faisons les mêmes observations. A Liverpool, en 1893, les prix moyens mensuels du blé oscillaient entre 14 fr. 40 et 16 fr. 20 les cent kilos ; en 1894, ils variaient de 11 fr. 60 à 14 fr. 50. Sur la même place, en 1911, ils se sont tenus entre 19 fr. 80 et 20 fr. 60 et en 1912 entre 20 fr. 95 et 23 fr. 85. A l'heure actuelle, ils se tiennent encore aux alentours de 20 francs. De même, aux Etats-Unis, les cours du blé aux ports d'exportation étaient de 12 fr. 75 le quintal en 1893, de 11 fr. 05 en 1894 ; ils sont de 17 fr. 70 en 1910, de près de 20 fr. en 1912 et, en ce moment, à New-York, le blé vaut plus de 18 fr. le quintal. Sur ces marchés où les droits de douane n'ont pas d'effet, les prix du blé sont donc largement moitié plus haut qu'ils n'étaient en 1894, alors

(1) Septembre 1913.

que la production du globe était de très loin inférieure à ce qu'elle est aujourd'hui.

Le blé n'est d'ailleurs pas à beaucoup près la seule denrée dont les prix se soient beaucoup élevés en Europe et même en Amérique depuis quelques années, et nul n'ignore que les plaintes sur la cherté de la vie sont générales, encore que parfois un peu exagérées. Mais la hausse de cette céréale, qui s'est surtout accentuée depuis 1908, a particulièrement attiré l'attention du public et du Gouvernement, dans notre pays surtout, où elle forme à la fois la base essentielle de l'alimentation populaire et le fondement de l'agriculture, ce qui rend tous les problèmes qui s'y rattachent particulièrement délicats. Aussi des discussions animées se sont-elles produites à ce sujet à la Chambre des députés et divers orateurs représentant des populations industrielles ont demandé avec insistance au Gouvernement la réduction du droit considérable de 7 francs les cent kilos, qui frappe les importations de froment. De leur côté, les représentants des agriculteurs ont résisté. Le rapporteur de la Commission des douanes, M. Loth, protectionniste convaincu pourtant, n'a cependant pas opposé une fin de non-recevoir absolue, puisqu'il disait, le 31 mai 1912 : « Notre régime douanier étant, avant tout, un régime de compensation des frais généraux de production, si l'on veut résoudre le problème de la réduction des droits d'une façon scientifique et non sur l'impulsion de circonstances passagères, il est de la plus élémentaire logique que nous soyons exactement renseignés, non seulement sur le prix de revient des grands pays exportateurs, mais encore sur l'extension que ces pays sont encore à même de donner à leurs cultures de céréales, et, en disant cela, nous pensons surtout à la Russie, à la République Argentine et au Canada ». Le Gouvernement s'engagea volontiers à faire l'enquête qu'on désirait de lui. Le ministère de l'Agriculture en publie aujourd'hui les résultats sous forme d'un grand fascicule *in-quarto*, intitulé *Culture, Production et Commerce du blé dans le monde*. Indépendamment de la lumière qu'elle peut jeter sur la question particulière des droits de douane qui frappent le blé dans notre pays, cette publication contient nombre de renseignements statistiques, dont il y a lieu de se servir avec une certaine précaution, mais qui offrent un très grand intérêt général.

Le point le plus important pour quiconque veut étudier les problèmes se rattachant à la production, au commerce et à la consommation du blé, c'est d'abord d'être édifié sur les variations des récoltes mondiales

elles-mêmes. Certes, il est malaisé d'avoir à ce sujet des chiffres tout à fait exacts, on peut cependant en calculer d'à peu près approchés, du moins pour les années assez récentes. La publication dont nous venons de parler contient à ce sujet des tableaux qui remontent à 1880. Nous ne reproduisons que les chiffres datant 1888 et des années postérieures. Pour les années qui précèdent on laisse, en effet, en blanc les colonnes se référant à certains producteurs secondaires, mais encore importants, tel que la Roumanie et l'on ne dispose pour l'un des plus considérables de tous, la Russie, que de données fort hypothétiques (1). Pour les vingt-cinq années écoulées depuis 1888, il semble qu'il y ait une approximation suffisante, sans qu'on puisse, à beaucoup près, prétendre, répétons-le, à une exactitude entière, qui serait, du reste, impossible à obtenir. Les surfaces emblavées comporteraient plutôt une plus grande certitude des évaluations que les récoltes elles-mêmes. Quant aux prix que nous indiquons et qui constituent la moyenne des prix en Angleterre, traduits en francs par cent kilos, ils représentent, sauf erreur, un élément connu avec la plus grande précision.

Surface cultivée en blé.

Production mondiale et prix du blé de 1888 à 1912.

	Sur'ace (en millions d'hectares).	Production (en millions de quintaux).	Prix moyen du quintal en Angleterre (en francs).
1888.....	75.6	604.5	17.10
1889.....	74.9	620.4	21 »
1890.....	83.1	625.0	17 60
1891.....	78.6	655.3	20 40
1892.....	76.1	682.8	16 67
1893.....	77.1	695.8	14 59
1894.....	77.1	713.7	13 15
1895.....	77.7	699.1	12 70
1896.....	76.6	662.5	14 40
1897.....	78.1	630.1	16 60

(1) C'est ainsi que pour les quatre années, 1880 à 1883, la publication du Ministère de l'Agriculture indique uniformément 190.500 000 quintaux comme chiffre de la production de l'Empire russe. Pour 1884 on porte cette production à 258 millions de quintaux, sur 21 millions d'hectares cultivés, rendement moyen de 13 hectolitres à l'hectare. Or, jamais en aucune autre année, même dans les très bonnes récoltes récentes, on n'a dépassé en Russie 8 hectolitres à l'hectare. Ce chiffre de 1884 est donc hautement fantaisiste !

1898.....	88.0	806.3	18 75
1899.....	84.5	760.4	14 15
1900.....	83.2	729.1	14 85
1901.....	89.1	780.7	14 75
1902.....	88.1	830.8	15 50
1903.....	94.5	822.4	14 75
1904.....	92.9	848.1	15 60
1905.....	101.3	892.7	20 95
1906.....	99.7	937.7	15 60
1907.....	98.6	857.4	16 85
1908.....	98.5	866.2	17 60
1909.....	100.2	984.6	20 35
1910.....	92.3	979.9	17 45
1911.....	»	965	17 45
1912.....	»	1.046	»
1913.....	»	1.073	»

Les pays dont les cultures sont comprises dans le tableau ci-dessus figurent eux-mêmes au tableau suivant avec le chiffre de leur aire de culture, de leur récolte et de leur rendement en 1909, l'année la plus favorable (sauf les deux dernières) que nous choisissons de préférence à 1910, celle-ci ayant été désastreuse et exceptionnellement déficitaire, en France, en Angleterre et dans les régions voisines.

Surface cultivée. Production et Rendement à l'hectare du blé dans les divers pays en 1909.

	Milliers d'hectares.	Millions de quintaux.	Hectolitres à l'hectare.
Allemagne.....	1.831	37.5	20.5
Autriche-Hongrie.....	4.752	49.9	10.5
Belgique.....	158	3.9	25.2
Bulgarie.....	1.040	8.7	8.4
Danemark.....	40	1.0	25.7
Espagne.....	3.783	39.2	10.4
France.....	6.600	97.8	14.8
Grande-Bretagne.....	755	17.4	23.1
Grèce.....	195 (?)	1.5	»
Italie.....	4.709	51.8	11.0

Norvège.....	5	0.1	16.9
Pays-Bas.....	51	1.1	21.7
Portugal.....	260 (?)	1.6	»
Roumanie.....	1.689	16.0	9.5
Empire Russe.....	29.008	230.3	7.9
Serbie.....	378	4.4	11.6
Suède.....	92	1.9	30.3
Suisse.....	42	1.0	23.9
Turquie.....	500 (?)	7.0	»
Canada.....	3.136	45.4	14.5
Etats-Unis.....	17.911	186.0	10.4
Mexique.....	400 (?)	2.6	»
Indes Britanniques.....	10.617	77.6	7.3
Japon.....	448	6.0	13.5
Algérie.....	1.386	9.7	7.0
Egypte.....	524	9.2	17.7
Tunisie.....	404	1.8	4.3
Cap.....	65 (?)	0.6	»
République argentine... ..	5.836	35.6	6.1
Chili.....	442	6.9	15.8
Pérou.....	80	0.8	9.7
Uruguay.....	277	1.9	6.9
Australie.....	2.665	25.6	9.2
Nouvelle-Zélande.....	125	2.4	19.0

Ce qui se dégage tout d'abord et d'une façon très saillante du premier de ces tableaux, c'est que la production a augmenté de moitié en une vingtaine d'années, tandis que les surfaces emblavées se sont accrues de moins d'un quart. C'est donc le perfectionnement des procédés de culture qui a contribué, pour une part au moins aussi large que l'extension des surfaces, au développement de la production.

La seconde observation qui s'impose, c'est que la production du blé a progressé plus vite que la population. Celle-ci n'était, en effet, dans l'ensemble des pays considérés, que de 770 millions d'habitants en 1880 ; elle était, en 1910, de 993 millions, en augmentation de moins de 30 0/0. Dans le même temps, les récoltes de blé ont passé de moins de 600 millions à 1 milliard de quintaux, accroissement de 66 0/0.

Enfin, troisième constatation importante, alors que le grand dévelop-

pement de la production avait commencé par déterminer une vive baisse des cours, celle-ci s'est arrêtée ensuite et a fini par faire place à une hausse accentuée. La moyenne de 20 francs avait été perdue en 1884, puis, de 1893 à 1906, les cours s'étaient presque constamment tenus au-dessous de 16 francs ; depuis lors, le relèvement est très sensible quoique les récoltes aient progressé plus vivement que jamais.

Ces faits étant bien établis, nous nous efforcerons, dans un prochain article, de les expliquer et d'en dégager autant que possible les perspectives d'avenir.

Pierre LEROY-BEAULIEU.

Une Race de Bœufs de Travail.

Le Causse Central est une des principales régions d'élevage de la race d'Aubrac, c'est une des régions où on la rencontre à l'état le plus pur et où son élevage a une importance considérable. Je vais tout d'abord parler de la race en général avant d'étudier l'exploitation des vacheries d'élevage et d'amélioration de la race.

I. CARACTÈRES DE LA RACE D'AUBRAC.

Rodat considère la race d'Aubrac comme originaire des montagnes volcaniques qui portent ce nom ; pour Sanson elle n'est qu'une variété de la race Vendéenne et c'est de là qu'elle aurait été introduite sur nos plateaux ; l'introduction devrait alors remonter à une époque bien reculée car la race y est depuis longtemps bien fixée et présente des caractères propres. Les plus vieux documents et les écrivains les plus anciens parlent d'ailleurs des bovins de l'Aubrac.

L'aire géographique de cette variété que je continuerai à appeler race, avec Rodat et M. Marre, s'étend sur une partie des départements de l'Aveyron, du Tarn, de l'Hérault, du Gard, de l'Ardèche, de la Haute-Loire et sur le département de la Lozère. A l'Ouest et au Nord-Ouest du département de l'Aveyron on trouve plus particulièrement la race des Salers.

La région d'élevage comprend particulièrement les cantons de Laguiole, Saint-Chély-d'Aubrac, Sainte-Geneviève, Saint-Amans-des-Cots, Estaing, Espalion, Saint-Geniez, Sévérac, Campagnac, Bozouls, Laissac, Rodez, dans l'Aveyron, celui de Nasbinals dans la Lozère et les communes de Saint-Urcisse et de la Trivitat dans le Cantal.

Les caractères de la race ont été déterminés par une commission de la Société centrale d'Agriculture de l'Aveyron, qui reprit le travail effectué par Rodat bien longtemps avant. Voici les caractères inscrits dans le programme du concours de la race d'Aubrac :

« Jambes courtes proportionnellement à la longueur et surtout à la grosseur du tronc, tête presque carrée, moyennement grosse et terminée par un museau court, front plutôt concave que convexe, profil droit, cornes fortes, relevées et contournées avec grâce, mais d'une longueur moyenne, toujours noirs au sommet, mufle et bord des paupières noirs et entourés d'une auréole blanche, poitrail large, coffre bombé, dos écrasé et aplati, jambes fortes et pieds massifs, queue fine et continuant la ligne du dos, croupe large, cuisse descendue. Pelage d'une teinte unie qui s'assombrit souvent sur certaines parties du corps ; il varie du brun au froment en passant par le gris, le fauve et le blaireau. Il ne doit être ni noir, ni blanc, ni rouge, ni marqué de taches blanches, noires ou rouges.

» Les sujets mâles doivent avoir le fond des bourses (cupule) noirs, chez les mâles comme chez les femelles ; la peau doit être noire ou fumée dans toutes les parties dénuées de poil, voisines des ouvertures naturelles, sous ligne délimitée de peau rose. »

La taille des animaux de cette race n'est pas excessive ; si les jeunes élèves n'avaient pas à souffrir dans leur jeune âge, ils atteindraient une taille plus grande et prendraient un développement plus considérable, M. Marre cite comme taille moyenne : 1 m. 48 pour les bœufs de 7 ans complètement développés, 1 m. 30 pour les vaches de 5 ans et 1 m. 30 pour les taureaux de 2 ans.

Les animaux de la race d'Aubrac constituent un modèle pour le peintre et le sculpteur. M. Magne remarque particulièrement : leur port fier, leur démarche aisée, leur tête relevée, leurs yeux noirs et leurs cornes légèrement contournées.

II. APTITUDES.

Sanson classe la race d'Aubrac parmi les animaux des races travailleuses, mais comme toute la race vendéenne il remarque qu'elle sert de trait d'union entre les races de boucherie et celles de travail.

L'aptitude au travail est resté remarquable. Comme laboureurs, les bœufs d'Aubrac ne sont surpassés par aucun comme patience, ténacité et puissance.

Bien que de taille inférieure à celle des bœufs de Salers, ils possèdent

une grande force et beaucoup d'énergie, ils sont nerveux, et sont merveille dans les pays accidentés.

Comme tous les bœufs, ils ne doivent pas être pressés dans leur travail.

« M. P. Colrat comparant la valeur, pour le travail, des bœufs d'Aubrac à celle des Salers et des Limousins dans une importante entreprise de transports a trouvé que le prix de tonne kilométrique revenait à

0 fr. 20 avec l'Aubrac,

0 fr. 24 avec le Salers,

0 fr. 27 avec le Limousins¹.

Ajoutons à cela qu'ils sont très rustiques, remarquablement robustes et l'on comprendra qu'ils soient recherchés pour le travail.

Ils sont surtout appréciés par les viticulteurs du Languedoc pour effectuer les défoncements : les agriculteurs du Nord et des régions betteravières ne les connaissent pour ainsi dire pas, ils ont plutôt recours au Salers ou au Nivernais ; comme travailleur le bœuf d'Aubrac n'a cependant rien à envier à ces deux races.

Les foires où l'on trouve des bœufs de travail sont très nombreuses, on peut citer plus particulièrement dans la région, celles d'Espalion, de Laissac, de Lapanouse-de-Sévérac, d'Aubrac, de Gabriac (18 novembre), Rodez, Sévérac-le-Château, etc.

Malheureusement la traction mécanique qui se perfectionne de jour en jour produit déjà des machines qui remplacent, du moins en partie, les animaux moteurs ; on peut déjà prévoir l'époque où les débouchés pour le bœuf de travail n'existeront plus. L'élevage des bovins tombera-t-il alors ? Non, car les besoins en viande de boucherie deviennent de plus en plus grands et des débouchés toujours nouveaux se présentent pour les animaux gras, on ne produira plus de bœuf de travail mais des bovillons pour l'engraissement.

La race d'Aubrac convient d'ailleurs aussi à cette spéculation et une sélection soutenue permettra rapidement d'en faire des animaux, sinon remarquables pour leur aptitude à l'engraissement, du moins d'une vente facile.

Leurs défauts sont ceux des races perfectionnées pour le travail, l'arrière-train est particulièrement mince, il faut harmoniser le sujet. Il faut aussi reconnaître que la peau des animaux de l'Aubrac est souvent assez épaisse, cependant aujourd'hui est l'est de moins en moins, on trouve des

¹ E. Marre, *La Race d'Aubrac*.

animaux relativement fins. Actuellement l'engraissement se fait beaucoup trop tard ce qui ne permet pas d'obtenir un engraissement complet, il n'est pas rare de trouver des bœufs de 12 ans et plus. Les animaux jeunes de 3 à 5 ans s'engraissent rapidement et donnent une viande très savoureuse et très estimée.

La race d'Aubrac peut devenir, comme la race Parthenaise, une bonne race de boucherie, mais il sera nécessaire que les éleveurs soient talonnés par la situation économique.

Dans l'état actuel, son aptitude à l'engraissement est plus grande que celle des bœufs de Salers. Comparant les deux races, Rodat écrivait avec raison : « Ils (les bœufs de Salers) sont moins sobres que les précédents (bœufs d'Aubrac) et moins pâteux, suivant l'expression de nos connaisseurs, c'est-à-dire moins disposés à s'engraisser. » C'est là un témoignage de valeur qui n'est pas sans intérêt pour ceux qui recherchent l'aptitude au travail jointe à celle de l'engraissement. Depuis que Rodat écrivait ces lignes, la race d'Aubrac s'est encore améliorée à ce dernier point de vue et fait tous les jours de grands progrès dans ce sens.

Le lait des vaches d'Aubrac sert à la fabrication du fromage dit de Laguiole ; cependant, en général, elles ne sont pas bonnes laitières. Il faut remarquer que le climat plutôt sec ne se prête pas à une production lactée abondante ; d'autre part il se produit, comme nous le verrons, des à-coups dans l'alimentation qui sont très nuisibles à la production du lait ; enfin la sélection est complètement négligée sous ce rapport, on ne tient pas assez compte de l'aptitude laitière de la mère dans le choix des reproducteurs. Aussi l'on peut s'étonner de voir cette aptitude à un degré aussi élevé. Une vache d'Aubrac ne donne guère plus de 1.000 à 1.200 litres de lait, en comptant celui qui est absorbé par le veau durant les premiers mois de son existence. Les bonnes vaches produisent jusqu'à 10 litres de lait total après vêlage, quelques-unes dépassent ce chiffre, la période de la lactation varie de sept à dix mois. En somme, la vache d'Aubrac dans l'état actuel de la race apparaît comme une médiocre laitière susceptible de passer rapidement dans la catégorie des bonnes laitières. Mais son lait est un peu aqueux et très riche en extrait sec, surtout en caséine.

Pour se résumer, la race d'Aubrac améliorée doit présenter des qualités multiples à un degré très élevé. Tout comme le fait actuellement la variété Parthenaise. Aux éleveurs à savoir en tirer tout le produit qu'elle peut donner.

L'Uruguay tel qu'il est.

par M. Paul SÉRRE, correspondant national.

A titre de compatriote et d'ami, M. Paul Gros, commandant d'artillerie en mission, qui procède depuis quatre années à la triangulation de la République Orientale, m'invitait, il y a quelque temps, à l'aller retrouver dans un camp établi à six heures de chemin de fer au nord-est de Montevideo.

C'était là, pour moi, une occasion de connaître l'intérieur du pays et d'en étudier la faune, d'ailleurs assez pauvre, faute de bois et même de bocages. Renseigné sur les jours de départ des trains, ceux-ci n'étant pas journaliers, je me décidais par une matinée de novembre à gagner la station centrale des « ferrocarriles » anglais.

Il est à supposer qu'en Uruguay, comme à Cuba, il n'existe que deux catégories sociales, car les convois y sont composés de voitures de première et de deuxième classe. Il est à croire, en outre, que la prudence et l'esprit d'économie exigent une vitesse modérée ; mais en ce qui concerne le prix excessif du transport, les voyageurs sont immédiatement renseignés aux guichets.

Arrivé de bonne heure à la gare, selon ma prudente habitude, je notais un véritable progrès sur la façon de faire française, en ce sens qu'il n'est pas permis aux voyageurs d'encombrer les wagons de colis hétéroclites. Les bagages sont transportés gratuitement jusqu'à concurrence de 30 kilos dans le fourgon de tête et on ne réclame même pas deux sous de frais d'enregistrement, comme en France, où l'on excelle d'ailleurs à prélever des contributions de toutes sortes sur l'argent du bon public.

Je m'installais donc commodément dans un coin, prêt à exercer ma vue de droite et de gauche au travers de vitres de bonne qualité, ce qui les différencie de celles des tramways allemands et anglais de Montevideo (1) aussi appréciées des oculistes que les écrans cinématographiques.

Mon train comprenait une sorte de wagon-restaurant ; toutefois,

(1) Les capitaux utilisés par ces Compagnies de tramways sont français en partie et portent, comme toujours, un intérêt insuffisant (4 p. 100 au lieu de 8 ou 10).

instruit par l'expérience et possédant un estomac délicat après m'être nourri pendant vingt-sept ans chez des traiteurs de toutes nationalités, plus soucieux de maintenir l'état d'astringence de leur porte-monnaie que la santé de leurs clients, je préférerais à la cuisine au suif ou à l'huile rance des maîtres queux espagnols, le lunch froid dont je m'étais prudemment muni.

Tout d'abord, la campagne me fait une excellente impression : De chaque côté de la voie les terres sont soigneusement cultivées. Cultures maraîchères pour la capitale et champs de céréales poussant dru, le tout entouré de clôtures en fil de fer ou en grillage ; maisonnettes sans style et à terrasses ; vignobles aux ceps robustes et très américains, alignés dans une terre couleur chocolat qui paraît trop forte pour donner un vin délectable, et qu'une gelée tardive a éprouvés — mais, bientôt, le paysage se modifie. Voilà bien le pays monotone dont on m'avait parlé, les plaines vallonnées et pelées qui me rappellent les hauts plateaux d'Auvergne et dans lesquelles l'herbe reste courte avec un sous-sol granitique souvent à fleur de pré et une multitude d'animaux paissant, en tout temps, l'herbe très nouvelle.

De loin en très loin, je vois apparaître un bouquet d'eucalyptus plantés il y a dix ou quinze ans et bien insuffisants pour donner de l'ombre au bétail. Dans les stations fort éloignées les unes des autres, j'aperçois quelques « gauchos » typiques, au pantalon bouffant et aux bottes à plis rehaussées d'éperons brillants, lesquels sont couverts du plus pratique des manteaux de cavalier, le « poncho », avec le mouchoir-cravate lié négligemment autour du cou et parfois d'une couleur qui révèle les préférences politiques ; car, ici, on est « blanc » ou « rouge », sans plus. Il ne s'agit nullement de deux programmes différents, mais simplement d'une question de « chefs de file », et aussi d'une sorte de vendetta nationale et animale, contre laquelle les combinaisons des rares pacifistes orientaux n'ont pas encore prévalu.

Les habitations entrevues au passage (ranchos) paraissent d'aspect misérable ; les murs épais de cinquante centimètres sont formés de cubes de terre découpés à la bêche dans les prés voisins. D'autres maisons occupées par les campagnards aisés sont construites avec des briques formées d'un mélange de terre, de crottin de cheval, de bouse de vache et de paille, mais simplement séchées au soleil, le charbon et le bois manquant dans le pays. C'est le ciment armé du « campo » ! Comme

toit, de la paille ou des roseaux, quelquefois de la tôle ondulée protégeant bien peu contre le froid en hiver et la chaleur en été, s'il n'existe pas de doublure d'herbes sèches. Une seule porte et pas de fenêtre! Il paraît que la pluie ne pénètre guère à plus de dix centimètres dans les murailles de terre, alors qu'à Montevideo elle traverse les murs de briques poreuses, parce que mal cuites avec des herbes et de la bouse séchées avant d'être assemblées avec du mortier au sable de Rio, contenant du sel marin et très hygrométrique.

Le voie ferrée est escortée d'une multitude de jolies fleurs des champs aux couleurs vives et variées, ainsi que d'artichauts sauvages aux pompons violets, très communs dans le pays. Un merveilleux tapis vert brodé de soies de toutes nuances, s'étend à perte de vue et mes yeux ne se lassent pas d'admirer, une fois de plus, l'œuvre grandiose de la nature.

Dans les gares, l'arrivée du train provoque l'intérêt de gens qui cherchent à briser la monotonie d'une existence très uniforme, et quelques désœuvrés y font tache auprès de commerçants fort affairés. Quelques gamins offrent aux voyageurs des bananes du Brésil, des oranges du pays et diverses pâtisseries indigestes.

Enfin le chapelet des stations est égrené. J'arrive à Cerro-Colorado, autrement dit « Colline rouge ». Debout sur la plate-forme arrière du train, je cherche des yeux la colline, et, aussi, un coin de terre qui ne soit pas vert. Je cherche également le village, mais n'aperçois que la gare et son inévitable épicerie-buvette.

Mon ami, qui porte l'uniforme de l'armée française, ce qui ne manque pas d'intriguer les voyageurs du train, m'attend avec sa femme, courageuse compagne comme on n'en trouve que chez nous, qui ne craignait pas d'affronter déjà les climats d'Indo-Chine et de Madagascar. Un break militaire est là, attelé de quatre chevaux. A peine roulons-nous sur la route de terre qui s'étend dans la direction du camp que je réclame le village. Alors on me montre, en face, un bois d'eucalyptus. C'est la grande « estancia » (ferme d'élevage) de la région. A droite, au loin, un « almacén » (épicerie-débit-bureau de poste, etc.). D'un autre côté, se trouve la maison isolée du charron-maréchal-ferrant. Encore plus loin, réside le « zapatero » (cordonnier). De village, point! Dios mio! Que ce pays est donc triste!

Pour me reconforter, on cite quelques départements de l'Uruguay où le Créateur a mieux fait les choses. Je consens à le croire en attendant l'occasion d'aller y voir.

NOURRITURES AVANTAGEUSES

TARIF N° 3

Viandes lactières.

	100 kilos	
Drèches pressées (maïs, seigle, orge)	21 fr.	<i>Franco</i>
Galette de maïs.....(par 1.000 kilos)	19 50	Duvy Nord
Farine grasse de maïs..... —	19 50	Nord
Farine de Riz blanche..... —		Nord et Seine
— phosphatée..... —	17 »	Duvy
Cosses de fèves.....(par 500 kilos).	7 50	Nord
Sons de sarrazin..... (par 1.000 kilos).	4 50	Seine

Porcs.

	100 kilos	
Drèches pressées (maïs, seigle, orge)	21 »	<i>Franco</i>
Galette de maïs.....(par 1.000 kilos)	19 50	Duvy Nord
Farine grasse de maïs..... —	19 50	Nord
Viandine maïsée.....(par 500 kilos).	24 50	Duvy
Farine de riz blanche.....(par 1.000 kilos).		Nord et Seine
— phosphatée.....	17 »	Duvy
Farine de viande.....(par 1.000 kilos).	30 »	Duvy
	29 »	Nord
Farine de poisson..... —	18 »	Somme
Phosphate alimentaire.....	85 »	Duvy
Gluten de maïs, pâte pressée.....		
Pâte de riz pressée.....(par wagon).	5 50	Nord
Tourteaux de pommes de terre.....	16 »	Seine-et-Oise
Farine légumes.....	18 »	Nord
Sons de Sarrazin..... (par 1.000 kilos).	4 50	Seine

Volailles.

	100 kilos	
Riz extra.....	23 50	Nord, Seine
Brisures de pain.....	27 »	Seine
Galette de maïs.....	21 75	Duvy
	19 75	Nord
Farine grasse de maïs.....	19 50	Nord
Viandine maïsée.....	25 »	Duvy
Farine de viande.....	32 »	Duvy, Aisne
	30 »	Nord

Volailles (Suite).

	100 kilos	
Farine de poisson.....	20 »	Somme
Phosphate alimentaire.....	85 »	Duvy
Coquilles d'huîtres.....	13 »	Ch ^e Int ^r .
Os granulés.....	32 »	Seine
Gluten de maïs, pâte pressée (45 % mat-sèche)....		
Farine de légumine.....	18 »	Nord
Tx. de pommes de terre.....	16 »	Seine-et-Oise

Bœufs.

	100 kilos	
Drèches pressées (maïs, seigle, orge)		<i>Franco</i>
Galette de maïs.....(par 1.000 kilos).	19 50	Nord
Caroubes dégrainées.....	18 »	Rouen
Farine de riz blanche.....		<i>Nord, Seine</i>
— phosphatée.....	17 »	Duvy
Sons de sarrazin.....	4 50	Seine
Cosses de fèves.....	7 50	Nord

Chevaux.

	100 kilos	
Mélasses de Sucrerie par fût de 500 kilos.....	16 50	<i>Saint-Dier</i>
Mélasses de Raffinerie en fûts de 250 kilos.....	18 »	Nord
Graine de lin.....	32 »	Nord
Caroubes dégrainées.....(par 500 kilos).	19 »	Rouen

Veaux.

	100 kilos	
Riz.....(par 500 kilos).	23 »	Nord, Seine
Fécule pommes de terre.....	48 »	Seine
Phosphate alimentaire.....	85 »	Duvy
Farine de manioc.....	23 50	Nord
Farine de riz phosphaté.....	17 »	Duvy
— — extra blanche Super.....	24 »	Nord

Moutons.

	100 kilos	
Drèches pressées (maïs, seigle, orge)		<i>Franco</i>
Galette de maïs.....(par 1.000 kilos).	18 50	Nord
Caroubes dégrainées.....(par 500 kilos).	19 »	Rouen

Chiens.

	100 kilos	
Pain blanc séché.....	35 »	Seine
Viande supérieure séchée (tranche).....	40 »	Seine
— boucanée.....	40 »	Seine
Nourriture complète (pain, viande).....	39 »	Seine
Phosphate alimentaire.....	85 »	Duvy
Riz.....	23 50	Nord, Seine
Biscuits "Victoria" à la viande (<i>très recommandée</i>).	20 »	les 50 kilos
Viande cuite autoclave à.....	21 »	départ Seine

Nous quittons la route de terre, et après avoir ouvert plusieurs barrières donnant accès dans les « potrerros » (enclos) nous roulons sur le pré pour gagner notre « home » de toile. Une dizaine de tentes groupées sur une hauteur avec les voitures régimentaires indispensables pour procéder aux déménagements. Le personnel m'est présenté : Le « capatz » (contremaître) est français. Français aussi, et ancien élève d'École professionnelle, l'ouvrier à tout faire du camp. La cuisinière rubiconde et brèche-dent, d'âge canonique, est également une payse, mais sa fille, employée comme servante, ne parle que l'espagnol. Un groupe qui se tient à l'écart est formé du cocher et de cinq « peones » (hommes de peine), chemineaux des « pampas » qui parcourent constamment le pays à cheval et sans bagages à la recherche d'un travail temporaire, pour un salaire de 55 francs par mois, alors qu'un soldat de l'armée régulière touche 90 francs, vivant à la dure, se nourrissant de « puchero » (bouilli aux légumes) et d'« asado » (mouton rôti sur un feu de bois).

Une trentaine de chevaux et mulets qui composent la cavalerie du groupe, paissent à quelque distance.

J'ai donc passé huit jours sous la tente, c'est-à-dire suffisamment de temps dans un pays où le thermomètre comme le baromètre sont constamment affolés, pour souffrir de la chaleur et du froid, voir tomber des pluies diluviennes, entendre gronder la foudre et souffler un vent de tempête.

Grâce aux rigoles qui entouraient mon logis, l'eau retenue à la surface du sol, où une légère couche de terre sèche et dure repose sur un lit de gruit, n'a pu que me gratifier d'une humidité contre laquelle je luttais en allumant un petit réchaud à pétrole ! Le mauvais temps m'a retenu jusqu'à vingt-quatre heures sous la toile pour la plus grande satisfaction des collectionneurs amis de cartes postales. Le lit de camp, quoique rembourré avec des peaux de moutons, me rappelait chaque matin, certaine couchette de luxe du paquebot « Chili » des « Messageries Maritimes », et, dans l'immensité de la plaine, je ne trouvais pas encore la tranquillité aimée, avec des bandes de vanneaux du pays (térú-téros) aussi attentifs et bruyants que feu les oies du Capitole et que le rôle de « vigilant », apprécié des « estancieros » et une chair noire et coriace garantissent contre le plomb des chasseurs.

Le pays ne se prête guère à une telle existence de nomade et j'eusse préféré rester sous l'excellente impression que m'avaient laissée les

semaines passées dans un camp de plaisance, en Californie, où la pluie est chose inconnue en été. Mais ne m'a-t-on pas assuré qu'une telle abondance de pluies est extraordinaire dans cette région, et n'a-t-on pas proclamé que les gouttes d'eau y sont de véritables pépites d'or, après une longue période de sécheresse. Des pépites d'or ! mais c'est un peu de la belle Californie, où il fait bon vivre !

Ce pré où nous sommes installés dépend de l'estancia « Saint-Juan-Bautista », d'une superficie de 40.000 « cuadras » (environ 30.000 hectares). Cette ferme d'élevage appartient actuellement à un tout jeune homme de vingt ans, mais elle fut séparée à la suite de partages de famille de deux autres « estancias » voisines. La propriété comprenait autrefois 140.000 « cuadras » d'un seul tenant ; elle dut, d'ailleurs, être achetée pour un morceau de pain, longtemps avant la construction du chemin de fer.

Le régisseur du lieu et sa famille sont gens aimables ; je les trouve plus accueillants que les citadins. En leur compagnie je visite un beau potager où il convient de limiter les dégâts des insectes et bêtes nuisibles, puis le bois d'eucalyptus qui me fait oublier pour un moment, moustiques à part, que je suis en Uruguay. Je reviendrai là aussi souvent que le temps me le permettra, à la recherche de plantes et de bestioles intéressantes dont les muséums européens sont totalement dépourvus, non sans récolter certain « bicho colorado » qui se loge sous la peau et occasionne d'aussi terribles démangeaisons que la gousse de picapica dans les Antilles.

On trouve dans l'estancia « Saint-Jean-Baptiste » 42.000 bêtes à cornes et 55.000 moutons parqués dans différents « potreros » entre des clôtures de 5 ou 8 fils de fer et parmi des monticules de granit qui ajoutent encore à la désolation du lieu. La ronce artificielle eut un moment de vogue, mais les tanneurs objectèrent bien vite qu'elle abîmait la peau des animaux.

Pour me rendre, en compagnie de mon ami, aux signaux où vingt fois il va braquer la lunette d'un magnifique théodolite que le Service géographique français a cédé au Gouvernement uruguayen pour le prix de 5.000 francs, je passe par le « camino nacional », route de terre bordée de clôtures en fil de fer et veuve de poteaux indicateurs, d'une largeur de quarante mètres, ce qui permet aux voitures de passer là où le sol n'est pas trop boueux, pierreux ou rempli d'ornières. Les autres chemins adja-

cents et couverts d'herbe en partie n'ont que vingt-sept mètres de large.

Tout ce terrain, exigé par le Gouvernement, appartient aux propriétaires riverains qui n'en toucheront le prix que le jour où on leur achètera ferme pour construire des routes, c'est-à-dire aux calendes.

Comme à Cuba, à Puerto-Rico, et... ailleurs, les chevaux ont de l'eau jusqu'au poitrail au passage des rivières.

Sur les bas côtés des routes je remarque des croix rustiques en bois et en fonte. A-t-on voulu, comme en France, commémorer le souvenir d'accidents ? On enterre d'ailleurs, dans les champs, de côté et d'autre, à défaut de cimetière, et un grand nombre de tombes à la chinoise sont celles de combattants des précédentes révolutions.

Le spectacle le plus original du lieu est sans contredit l'apparition de couples d'autruches sauvages. Ces échassiers appelés « nandus » (prononcer gnandous), de taille moyenne, sont capturés chaque année au moyen de filets par des chasseurs spécialistes, afin de leur arracher le plus possible de plumes grises de la queue et de plumes blanches sous le ventre. Le tout est expédié en Europe. Il va sans dire que ces tourmenteurs d'autruches paient une redevance aux propriétaires des champs où ils ont exercé leur industrie.

C'est bien rarement qu'on aperçoit un coin de terre cultivé : cependant on me montre à distance une « chacra » de plusieurs hectares créée par un immigrant, avec l'autorisation du propriétaire de l'estancia, et sans obligation de payer de loyer. Peut-être est-ce là un moyen adroit d'attirer d'autres « chacreros », dans un endroit désert et de lotir à bon prix un immense domaine.

Au milieu des nombreux projets esquissés par le Gouvernement, qui doit mettre les bouchées triples après une longue période de troubles et de stagnation, il en est qui paraissent susceptibles de contribuer au développement rationnel de l'agriculture, en protégeant et en favorisant les colons. Jusqu'ici, les riches terriens se sont contentés, en s'occupant uniquement d'élevage, de réaliser de beaux profits avec un minimum de tracas.

Sur une haie, au passage, nous voyons pendus par les pattes les cadavres empuantis de trois renards et de deux putois. Plus loin, une odeur infecte nous saisit au nez. Cette fois, il s'agit d'une vache crevée ballonnée, couverte de grosses mouches dont le corselet lance des reflets

d'un vert métallique. Quand une bête meurt d'une maladie contagieuse, il est recommandé de l'incinérer telle quelle, sur place : mais quand elle meurt d'une maladie non épidémique ou de faim, de soif ou d'accident, on lui enlève la peau, puis on abandonne le cadavre sur le sol. La campagne est ainsi couverte de bêtes crevées, gisant parfois dans les ruisseaux où s'abreuvent les animaux vivants et de squelettes blanchis par les fourmis, le soleil et la pluie, que des chemineaux recueilleront certain jour pour aller les vendre à l'unique sucrerie de betterave et raffinerie du pays, laquelle emploie du noir animal. Par suite de ce laisser aller, le charbon sévit en Uruguay et fait des victimes parmi les bêtes comme parmi les gens.

Aussi voit-on les vétérinaires officiels et leurs « adjudants » gagner en hâte les « estancias » où la maladie fait son apparition pour assurer l'isolement des locaux infectés, procéder à un nettoyage en règle et inoculer du vaccin anticharbonneux à des milliers d'animaux des races bovine, ovine et chevaline en danger de contagion.

Mes chasses d'entomologiste m'ont conduit malgré l'épouvantail des reptiles et autres « vipères de la croix » dans des endroits complètement isolés et pierreux où les cadavres d'animaux sont nombreux, bien qu'ils aient été remarqués par les « capataces » (majordomes) au cours des tournées à cheval entreprises chaque semaine sur la propriété ; mais on m'objecte, car on a réponse à tout, sur cette terre, que l'enfouissement de plusieurs bêtes par jour, à certaines époques de l'année, coûterait beaucoup de travail et d'argent. Or les « peones » du « campo » sont assez réfractaires aux exercices violents.

Revenu à l'estancia, je me suis gardé, sur le conseil qui m'en avait été charitablement donné, de soulever ce lièvre faisandé ; puis, j'ai visité les dépendances de la ferme, l'étable où sont soignés les animaux reproducteurs, achetés à prix d'or en Europe. On me fait remarquer le long canal de ciment rempli d'eau créolinée, préférable au composé de chaux et de soufre, de l'avis des acheteurs de laine, dans lequel les ovins défilent à la queue leu leu après la tonte, et plus tard encore, un peu au détriment de leur toison, afin de lutter contre la contagion de la gale et le pullulement des tiques. Plus loin, se trouve la grande salle où sont installées cinquante machines à tondre du système Cooper, lesquelles fonctionnent d'octobre à décembre, avec l'aide d'un moteur à vapeur et à proximité d'une presse à leviers permettant de comprimer légèrement

les balles de laine destinées aux acheteurs européens fixés dans la capitale. En quatre ou cinq minutes, avec les cisailles Cooper, une brebis se trouve dévêtue, alors que les tondeurs habiles qui peuvent effectuer ce travail avec des ciseaux ordinaires en six ou sept minutes sont rares. Il faut noter qu'on opère sur des milliers de bêtes.

La variabilité du climat est telle, dans le pays d'Uruguay, que certains animaux tondus de bonne heure et par beau temps peuvent contracter une pneumonie dans les champs, dans la nuit suivante et crever ensuite.

J'ai vu aussi passer à distance, encadrés de « gauchos » à cheval, les troupeaux de bouvillons et de génisses choisis dans les pâturages pour les diriger sur la gare. Empilés dans des wagons mal appropriés, ils souffriront de la chaleur, de la soif, et seront parfois contusionnés en arrivant aux abattoirs de Montevideo. Le plus souvent, les bêtes doivent marcher pendant des jours pour gagner le lieu du sacrifice, ce qui nuit beaucoup à la qualité de la viande, car faute de pouvoir les nourrir, on ne les laisse pas reposer à l'arrivée.

Les vieilles brebis de quatre à six ans finissent à la boucherie avec les « capones » (moutons de deux ans). Les « terneras » (génisses) sont livrées aux bouchers vers l'âge d'un an ; j'ai d'ailleurs très rarement mangé de la véritable viande de veaux en Uruguay où l'appareil du goût n'est pas plus perfectionné que dans les autres pays de sang espagnol.

La viande, dans les régions d'élevage du Rio de la Plata ne m'a jamais paru bonne, mais on assure que les meilleures qualités, provenant de bêtes soignées, sont accaparées par les établissements frigorifiques, qui paient de bons prix pour l'exportation. Il est d'ailleurs concevable que des bêtes nées en plein champ, élevées à la diable sous la pluie et le vent, souffrant de la faim et de la soif pendant les périodes de sécheresse, et du froid humide en hiver, devant souvent fournir une longue course pour arriver au lieu d'abatage, ne sauraient donner une qualité supérieure de viande.

Les vaches des « estancias » sont de piètres laitières et le lait qu'elles donnent est peu riche. C'est au point qu'on importe dans ce pays, où paissent des millions de bêtes à cornes, de la crème de la République Argentine, des fromages et du beurre vendu 6 francs le kilo. Aussi use-t-on bien peu de cette dernière substance dans les cuisines. Et après avoir entendu affirmer par les Espagnols fixés à Cuba que le beurre était très mauvais pour « el estomago », j'ai ouï raconter par les Orientaux que la

« manteca » (on dit ailleurs « mantequilla ») occasionnait de l'herpès !

Ce que je regrette, après avoir accompli ce voyage instructif, c'est d'être retenu dans la capitale par des occupations très absorbantes, voire par les tracas du départ et surtout ceux du retour pour remettre toutes choses en ordre, sans oublier la perte de certain casuel qui ne manque pas de doubler les frais déjà élevés de la moindre excursion en Uruguay.

Une nouvelle Méthode Culturelle sans Engrais Chimique.

Cédant aux instances d'un propriétaire de nos voisins, j'allai, le mois dernier, visiter son domaine situé sur les premiers mamelons précédant les Corbières.

Le sol arable est formé par des alluvions anciennes sur les hauteurs, et modernes dans les « thalweg ». Cette couche repose sur un sous-sol imperméable de calcaire ou de grès carcassien. La terre est relativement meuble. Je fus d'abord surpris par la beauté des récoltes. De vastes champs d'avoine rouge du pays dessinaient sur le sol des taches d'un vert sombre, formant une démarcation très nette avec les champs de même avoine des propriétaires voisins. Emerveillé, je supposai que le propriétaire, le très sympathique et honorable M. Jean, épandait tous les ans des engrais complets sur ses terres.

« Pas du tout, me dit-il ; voilà dix ans que je n'ai acheté, pour mon domaine, aucune manière fertilisante ». Il me dévoila son secret, si secret il y a, car sa méthode culturale, ainsi que les résultats obtenus, ne paraissent nullement mystérieux :

« Après la moisson, que je pratique en laissant un chaume assez élevé, je brûle ce chaume et fais une façon de 4 centimètres environ au cultivateur ; les mauvaises graines, ainsi exposées à l'air, l'humidité et la chaleur, germent. Quant leur germination a commencé, je pratique une autre façon, toujours au cultivateur ; elle a pour but d'enterrer ces graines, qui, n'ayant plus les éléments vitaux, meurent et pourrissent dans le sol ».

Je constatai, en effet, que ses champs de céréales étaient exempts de mauvaises herbes, alors que, surtout cette année, les ravenelles, folles avoines et chardons, abondent.

« Je pratique ainsi, continua-t-il, huit ou dix façons depuis la moisson

jusqu'aux semailles, en pénétrant progressivement jusqu'à 20 centimètres, qui est le maximum atteint. Ces façons se font toutes au cultivateur ; c'est d'ailleurs le seul instrument que j'emploie. Avec un tel outil, une paire de bœufs et un homme travaillent trois hectares en un jour. La main-d'œuvre est donc très simplifiée.

« C'est ainsi que pendant six années consécutives, j'ai semé céréales sur céréales et ai obtenu des rendements progressifs. Après ces six années je sème une luzernière que je laisse quatre ou cinq ans sur le sol et le cycle continue ».

On peut augurer que les légumineuses apportent de l'azote et la combustion des chaumes, de la potasse et de l'acide phosphorique, mais ces engrais ne sont pas achetés par le propriétaire et c'est l'essentiel. D'ailleurs, la quantité apportée est très minime.

Pour expliquer ces faits, on peut poser trois principes, dont l'un au moins, ne repose pas sur une hypothèse :

- 1° Le sol est inépuisable en éléments fertilisants ;
- 2° Les toxiques secrétées par les plantes, et qui sont nocives pour elles, sont neutralisées et rendues non dangereuses par l'action combinée de l'air et de la lumière ;
- 3° L'eau est emmagasinée dans le sol par le « dry-farming ».

D'après les expériences d'agronomes des Etats-Unis traitant le sol par l'eau pure, ce dernier renfermerait constamment des proportions d'éléments fertilisants supérieurs à celles exigées par les plantes. Les engrais ne seraient alors appliqués, d'après Withney, que pour détruire l'effet des toxines, empêchant la succession des mêmes plantes sur un même terrain. Cette hypothèse nous amène à en faire une seconde : en aérant par couches successives la terre arable dans laquelle ont puisé les racines, ne met-on ces toxines sous l'influence simultanée de l'air et de la lumière, mieux que ne le ferait un simple labour à la charrue qui, lui, retourne la terre, mais ne s'effrite pas comme une façon au cultivateur ? Ces actions combinées des deux agents n'auraient-elles pas un effet neutralisant sur ces toxines ? Les rayons invisibles du spectre solaire, ultra-violet et infra-rouge nous réservent tant de surprises !

Enfin, le troisième principe ne repose pas sur une hypothèse, mais sur une base scientifique connue : je veux parler du dry-farming. Par ces ruptures successives de la couche superficielle, les canaux capillaires qui favorisent l'évaporation sont brisés, les mauvaises herbes détruites, et

l'eau enmagasinée dans le sol s'y maintient et peut ainsi dissoudre, au fur et à mesure des besoins, les éléments nutritifs nécessaires aux plantes.

En présence de tels faits que j'ai constatés moi-même et d'après les affirmations précitées émanant d'un homme digne de foi, on devrait, me semble-t-il, se livrer minutieusement à une étude à la fois théorique et pratique de cette question, qui, vu la diminution du prix de revient de la propriété qu'elle entraîne, peut rendre, au moins dans certaines régions, de précieux services à notre agriculture nationale.

P. TINÉ,

*Préparateur à la Station d'Essais
agricoles de Carcassonne.*

Concours de la Société d'Agriculture à Senlis

Le concours qui a été tenu à Senlis, en juillet dernier, a manifesté une fois de plus la vitalité de la Société et le bien qu'elle répand dans la circonscription.

Il a montré le lien qui réunit toutes les classes de la Société dans une entente cordiale, depuis les riches souscripteurs qui ont voulu participer aux récompenses qu'elle distribue jusqu'à l'humble domestique de ferme qui, pendant de longues années, n'a pas manqué à son devoir.

Cette sympathie s'est manifestée de plus dans le banquet final qui a réuni à la même table les maîtres et les serviteurs.

On y voyait, en effet, à côté les uns des autres, les propriétaires fonciers, les cultivateurs, les laboureurs, les bergers, les vachers, les servantes de ferme et le lien qui les réunit tous : le Gouvernement, représenté par M. le Sous-Préfet.

Mais ce qui les réunit mieux encore, c'est le sentiment de leurs valeurs respectives. Dans notre Société civilisée et notre culture de plus en plus intensive, chacune des branches de la production s'est spécialisée, mais c'est par leur réunion que la production acquiert sa plus grande valeur.

Au propriétaire appartient la constitution de la ferme et des améliorations foncières. Sans son concours les principaux éléments de la culture du sol manquent ou disparaissent ; avec sa participation intelligente et active ils se développent et amènent des rendements supérieurs et économiques. Le domaine d'Ognon en donne une preuve éclatante.

Mais ils doivent être mis en œuvre par le cultivateur qui, chaque jour, suit et dirige les opérations culturales pour faire arriver à bien les récoltes.

Cela ne suffit pas encore, le cultivateur a besoin de la collaboration intelligente et dévouée du laboureur, du berger, du vacher, de la servante, qui, chacun dans sa spécialité, doit concourir à l'œuvre commune.

C'est de leur entente cordiale que dépend l'alimentation et la vie du pays tout entier. Qu'ils se heurtent ou se divisent pendant un mois ou deux, les provisions nécessaires à une année entière peuvent être compromises. On ne sème par deux fois du blé dans une année.

C'est pour cela que tous les efforts de la Société sont dirigés vers ce but et elle espère que plus encore dans l'avenir, propriétaires, cultivateurs et ouvriers seront animés d'une réelle sympathie les uns pour les autres, qu'ils mettront de côté toute divergence d'intérêts, qu'ils agiront avec la conviction que le but et le bénéfice résident seulement dans l'augmentation de la production.

Le nombre des instruments exposés n'était pas considérable, mais il faut tenir compte de ce fait que chaque année, il se tient à Paris, un grand concours d'instruments français et étrangers et que les facilités de communications y conduisent tous les cultivateurs, même les plus modestes.

Il n'y a plus cet intérêt considérable d'autrefois d'amener sous leurs yeux les progrès de la mécanique moderne.

Les animaux étaient nombreux, bien choisis, surtout en vaches laitières et en moutons. Notre arrondissement renferme des troupeaux de premier ordre et des éleveurs qui sont au premier rang dans les plus grands concours de Paris ou de la province. Il me suffira de citer quelques noms : MM. Boisseau, Longuet, Dhuicque, Roland, etc...

Mais une innovation qui a eu un grand succès, ce fut la montre des chevaux d'attelage et de selle. Ils étaient représentés dans toutes les catégories : chevaux de ferme attelés à de lourds chariots, chevaux de poste merveilleusement appareillés, chevaux d'attelage de grand luxe et de grande origine, chevaux de selle et de chasse.

Les meilleures écuries de l'arrondissement y étaient représentées par de magnifiques animaux. Il suffit de citer celles du prince Murat, du baron de Neullize, du prince Radziwill et de tant d'autres énumérées dans un long palmarès.

En résumé, la grande famille agricole était réunie dans un sincère sen-

timent de sympathie et elle a montré que sur beaucoup de points les résultats de son travail et de son industrie étaient dignes d'admiration.

Revue Commerciale et Agricole.

Avoines. — La température est douce, depuis une huitaine, et cette circonstance favorise la levée du grain. Etant données l'avance des travaux et la facilité avec laquelle ceux-ci s'effectuent, il se pourrait que la culture augmentât les ensemencements d'avoine d'hiver.

Le marché de Paris est faible par continuation ; l'octobre perd 0.60 et le livrable de 0.10 à 0.35. Depuis le 30 septembre, la baisse est de 1 fr. 10 à 2 francs, suivant termes. Ce recul trouve son explication dans la faiblesse des marchés exportateurs même, dont les cours sans cesse fléchissants, du début de la campagne à ce jour, ont permis au commerce français de gros achats d'avoines étrangères. L'importation a approvisionné nombre de rayons, le rayon parisien notamment, et ce, bien entendu, au détriment de l'avoine indigène : la graineterie, comme la grosse consommation, ne s'intéressent guère qu'aux produits russes, irlandais, suédois, danubiens et argentins. Cette situation, cependant, ne semble pas émouvoir la culture française : ses offres sont plutôt modérées et ses prix assez fermement tenus.

Le stock de Paris — marchandise arbitrée — est aujourd'hui de 31.750 quintaux, contre 12.500 quintaux le 1^{er} octobre dernier.

Blés. — Travaux et semailles ont pu se poursuivre, chez nous, dans de bonnes conditions, grâce à un temps doux et pas trop pluvieux. Sous ce rapport, donc, la situation est satisfaisante, quoi qu'on se plaigne déjà un peu de l'apparition des rongeurs.

Au point de vue commercial, la position de l'article n'a pas empiré ; elle s'est même améliorée. C'est un résultat.

La cote du marché de Paris devait s'effondrer sous le poids de la marchandise, en liquidation d'octobre — le « tuyau » circulait depuis plusieurs semaines déjà : c'était l'avis des baissiers, l'avis de presque tous, par conséquent, car les haussiers sont rares sur place. Mais le tuyau ne valait rien et au dernier moment nombreux furent ceux qui en firent la dure expérience : ils durent se racheter en payant parfois 0 fr. 50 de plus que le plus bas cours pratiqué. Et ainsi, « tel s'est trouvé pris qui croyait prendre ».

La leçon servira-t-elle ? Que non pas.

On va essayer de nouveau, ce mois-ci, de comprimer les prix du marché réglementé. Et, à cet effet, la massue allemande, constituée par les blés saxons amenés au stock, « frappera » dur et ferme. Pas de doute possible là-dessus : la chose est trop claironnée pour qu'il n'en soit pas ainsi. Mais ce qui est moins certain, c'est la réussite de la manœuvre. Et on peut même dire que tous ces projets avorteront si la culture ne modifie pas sa tactique qui consiste à vendre à un prix plus élevé — sensiblement plus élevé — que celui du marché de Paris. En vendant au cours de Paris, actuellement, les producteurs — nous ne leur apprenons rien — sacrifieraient leurs propres intérêts ; ils provoqueraient, en effet, une augmentation du stock, — du stock, seule cause de dépréciation — partant une accentuation de la baisse.

Ils aideraient, en outre, le blé allemand — il n'y a guère que celui-là qui circule ici — à fixer, pour longtemps, le prix du blé dans la France entière, alors qu'il est déjà fort regrettable qu'il ait pu le fixer un moment à Paris.

Au lieu de l'inquiéter, la baisse du marché à terme français doit au contraire réjouir la culture, maintenant, si le blé saxon, à l'exclusion de tout autre et surtout du blé indigène, en reste l'artisan. Plus le marché spéculatif fléchira, pendant que la culture résistera, plus la meunerie prendra de blé saxon et par conséquent plus l'action nuisible du stock sera annihilée — jusqu'à ce qu'il n'en ait plus aucune, ce qui ne saurait tarder si le blé français, nous le répétons, ne vient pas à la rescousse.

On craint trop, dans certains milieux, la résistance des fermiers pour qu'elle ne menace pas les intérêts de baisse. On n'est pas rassuré sur l'issue de la partie qui se joue, parce que la culture, défiante à bon droit, se tient à l'écart du marché. Voilà la vérité.

Pour l'instant, l'air pleurnichard connu : « Comment les prix vont-ils pouvoir se maintenir », est en vogue. Nous espérons bien que, comme par le passé, la culture ne se laissera pas attendrir par cette complainte, dont le moins qu'on puisse dire c'est qu'elle devient fastidieuse. Et que dire aussi des renseignements qui l'accompagnent ? Vagues, vagues, rien que vagues !

Il y a un peu de tout dans ces dissertations, mais ce peu est toujours à côté de la question primordiale : le cours universel, lequel ne permet pas l'importation, ainsi qu'on peut en juger par la cote ci-après :

COTE DES BLÉS ÉTRANGERS

	Ports français	Rendu aux usines
Australie.....	20 45 à 20 65	28 45 à 28 65
Walla.....	19 95 20 10	27 95 28 10
Indiens.....	20 50	28 50
Mer Noire.....	18 .. 19 50	26 .. 27 95
Plata.....	19 55 19 85	27 55 27 85
Manitoba.....	18 50 19 30	26 50 27 50
Allemands.....	18	26

Et, chose vraiment curieuse, c'est en vain que l'on chercherait dans tous ces renseignements une relation, même succincte, des faits susceptibles de fortifier la résistance de la culture. Il en existe cependant. Ainsi, on n'y parle pas de la récolte de l'Argentine, dont le rôle, bientôt, sera capital dans l'établissement du prix mondial ; or, que disent les derniers avis de Buenos-Ayres ? Que les perspectives actuelles ne répondent pas aux prévisions très optimistes de ces temps derniers.

On n'y parle pas davantage de la récolte des Indes, dont le rendement, d'après les dernières nouvelles, paraît devoir être médiocre. On n'y parle pas non plus de l'arrêt assez prochain de la navigation fluviale aux Etats-Unis, au Canada et en Russie qui, nécessairement, aura pour corollaire une diminution notable des expéditions de ces pays et, par conséquent, une diminution du flottant. Et on y passe sous silence la hausse américaine de cette semaine, qui se présente ainsi :

CHICAGO

	25 Octobre	1 ^{er} Novembre.
Décembre.....	88 7/8	85 1/2
Mai.....	88 3/4	90 1/8

NEW-YORK

	25 Octobre	1 ^{er} Novembre
Décembre.....	93 3/8	95 3/8
Mai.....	96 3/8	98

Il y a vraiment trop de lacunes dans les récentes « suppliques » adressées à la culture !

Sucres. — L'octobre sur notre marché, a donné lieu à un resserrement du découvert et, ainsi, vendredi, jour de clôture de la semaine, sa cote se releva de 0,50, soit toute sa perte des séances précédentes. Car l'article avait passablement fléchi, surtout en livrable, dont le recul est en fin de compte de 0,75 à 0,875.

L'enquête de statistique sucrière, dont les données, on le sait, étaient haussières, est donc restée « inopérante ». Et cela, apparemment, en raison de l'évaluation de MM. Willett et Gray — que nos lecteurs connaissent aussi — concluant à une surproduction de 700,000 tonnes dans le monde entier. Cette évaluation, en effet, a découragé quelques porteurs d'excédents : des reventes ont suivi et la baisse en est résultée.

Dorénavant Cuba sera le grand arbitre des prix. La récolte de la grande île est évaluée à 2,400,000 tonnes, avec cette remarque qu'elle ne peut donner beaucoup plus. Mais si elle allait produire beaucoup moins ? Un déficit, là-bas, ne surprendrait personne, étant donné que la canne n'a pas eu, jusqu'à présent, toute l'eau qu'il lui aurait fallu.

En tout cas, le mouvement rétrograde actuel est basé sur des prévisions trop lointaines pour que sa solidité ne soit pas un peu précaire.

Alcools. — Marché actif, cette huitaine : fluctuations et transactions n'ont pas fait défaut. En clôture, l'octobre est en baisse de 0,50, tandis que le livrable n'accuse aucun changement comparativement au cours du 25 de l'écoulé.

Presque tout le monde s'accorde à trouver, aujourd'hui, que le grain devra fournir, en plus de son appoint ordinaire, une grosse quantité d'alcool — 390,000 hectolitres suivant les uns, beaucoup plus selon d'autres. Où l'on ne s'entend plus, c'est sur le prix qui permettra cette production supplémentaire. Est-ce entre 48 et 50 fr. — les 4 de mai — ou au-dessus de 50 fr. ?

Mercuriale du Marché de Senlis

DATES des MARCHÉS	FROMENT (le quintal)				SEIGLE le quintal	AVOINE (le quintal)		
	1 ^{re} qualité	2 ^e qualité	3 ^e qualité	4 ^e qualité		1 ^{re} qualité	2 ^e qualité	3 ^e qualité
14 octobre.....	25 75	24 75	» »	» »	» »	21 »	19 50	18 50
21 —	25 50	24 50	22 »	» »	» »	21 »	19 50	18 »
28 —	25 »	24 »	21 »	» »	» »	20 50	19 »	18 50
4 novembre	25 25	24 25	22 »	» »	» »	21 »	19 50	18 »
—	» »	» »	» »	» »	» »	» »	» »	» »

Marché de la Villette du Lundi 3 Novembre 1913

	1 ^{re} qualité	2 ^e qualité	3 ^e qualité	Prix extrêmes	
Bœufs..... kilo net	1 84	1 70	1 54	1 30	1 90
Vaches	1 86	1 70	1 50	1 30	1 92
Taureaux.....	1 52	1 48	1 40	1 32	1 62
Veaux	2 70	2 50	2 38	1 90	2 84
Moutons.....	2 54	2 30	2 01	1 94	2 76
Porcs gras.....	1 63	1 62	1 64	1 60	1 65
Porcs maigres....	—	—	—	—	—

Peaux de moutons : de » fr. » à » fr.

Agence Générale d'Assurances de toute nature

Assurances contre l'Incendie, contre les Accidents, la Grêle et le Vol
Assurances sur la Vie, Rentes viagères
traitées avec les principales Compagnies Françaises

*S'adresser pour renseignements à M. DRIVIÈRE, 4, rue de la Tonnellerie,
à Senlis, le Mardi, ou par correspondance.*

GRAINES DE BETTERAVES

du Domaine de GATERSLEBEN (Saxe)

rivalisant avantageusement avec les meilleures marques allemandes

Régularité et pivotage parfaits

EDOUARD PREVOST, Agent Général,
à NANTEUIL-LE-HAUDOUIN (Oise).

Téléphone N° 11

Dreches pressées (maïs, seigle, orge), les plus nourrissantes et les meilleures, expédition par fût de 500 kilos et par wagon de 5 et 10.000 kilos. Nourriture parfaite des vaches laitières (lactation abondante), des bœufs (engraissement rapide), des chevaux fatigués, des porcs (viande excellente), des moutons et toutes volailles.

PRIX FRANCO SUR DEMANDE

FLOQUET, à DUVY (Oise)

Blés et Avoines de semences à gros rendements, résistance aux gelées et à la verse.

Semences, Seigle, Orge, etc.

Graines de Betteraves sucrières allemandes « Strube ». Graines fourragères allemandes de distillerie.

Farine de viande. Viande boucanée. Brisure et croûtes de pain.

Sons mélassés. Farine de riz.

Phosphate alimentaire.

Pommes de terre de triage pour porcs et volailles.

Carottes de triage pour chevaux.

Glûten de maïs pour volailles et porcs à 7 fr. les 100 kilos logé. Viande maïsée.

Engrais. Suints de laine. Mares de colle. Cianamide.

Tourbe litière de Hollande. Economie sur la paille.

Tourbe sèche pulvérisée, 20 fr. les 1.000 kilos par wagon complet.

Sacs d'occasion pour blés et avoines, qualité inusable, 85 francs le cent au lieu de 125 francs.

TÉLÉPHONE n° 3

FLOQUET

DUVY (Oise)

SOCIÉTÉ AGRICOLE DE SENLIS

CAPITAL : 200.000 FRANCS

La Société peut acheter en ce moment pour le compte de ses Associés et à des conditions *très avantageuses*, tous engrais des meilleures marques.

Elle achète pour leur compte tout ce qui leur est nécessaire, engrais, tourteaux, instruments, liens et ficelles, charbons, essence pour moteurs, bestiaux, etc.

Elle leur fait crédit pour trois mois, six mois au plus, moyennant 1 fr. 0/0 par trois mois.

Elle leur prête les fonds qui leur sont nécessaires, sur warrants, de leurs meules, alcools en bacs, etc.

Prière aux cultivateurs d'adresser les commandes et les demandes pour ceux qui voudraient en faire partie, à M. BONAMY, 23, rue du Châtel.

TÉLÉPHONE N° 41

ÉTABLISSEMENTS DE LIANCOURT (OISE)

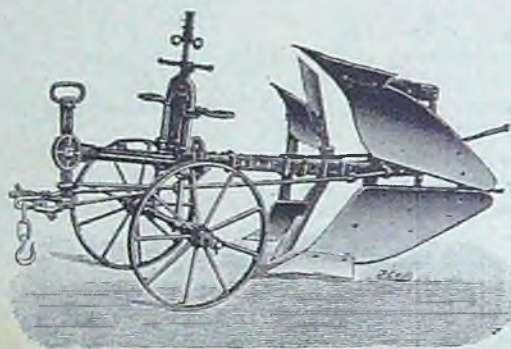
les plus importants du Monde
pour la fabrication des BRABANTS DOUBLES

A. BAJAC

O * . C * . * * *

Ingénieur-Constructeur

SEUL
GRAND PRIX
pour
les Machines
Agricoles
Françaises
à
l'Exposition
Universelle
de Paris
889



Hors Concours
Membre
du Jury
des
Récompenses
à
l'Exposition
Universelle
de Paris
1900

BRABANT DOUBLE avec Versoirs cylindriques coupe N° 3
pour labours profonds de 0^m30 et au delà.

*Ces versoirs se font en nouvel acier « TRIPLEX INFERNAL ECLAIR »
absolument incomparable comme travail et longue durée.*

Outillage complet et perfectionné pour toutes cultures.

DEMANDER LE CATALOGUE GÉNÉRAL